

Dirigeants de gauche lors du 5^e congrès des Partis socialistes européens, en mai 2001. De gauche à droite, en haut : Wim Kok, à l'époque Premier ministre néerlandais, et Paavo Lipponen, Premier ministre finlandais ; en bas : Giuliano Amato, à l'époque président du Conseil italien, Gerhard Schröder, chancelier allemand, Lionel Jospin et Constantinos Simitis, Premier ministre grec.

La scène se passe dans les salons Arts déco du Circulo de Bellas Artes de Madrid, le 7 mai dernier. A la tribune, le dirigeant du Parti socialiste espagnol (PSOE), José Luis Rodríguez Zapatero, présente à la presse un nouveau livre, *La Relève*, signé par Gonzalo Lopez Alba, qui décrit la nouvelle génération socialiste – celle de Zapatero, justement. A son côté, telle la statue du Commandeur, est assis l'ancien président du gouvernement, Felipe Gonzalez. L'ambiance est bon enfant jusqu'à ce que, soudain, Gonzalez, sans perdre son ton aimable, glisse : « Reste encore à prouver qu'il y a des idées et un projet... » Le sourire de Zapatero se fige. Il encaisse, tente de plaisanter. Mais la banderille a touché là où ça fait mal. Le lendemain, Gonzalez relativisera, sans rectifier vraiment.

La gauche en panne d'idées ? Pis encore. Sonnés par des défaites, parfois cruelles, en Italie, aux Pays-Bas, en France, au Portugal, en Norvège, au Danemark, et malgré des succès récents en Suède et en Allemagne, les partis « progressistes » européens sont à présent confrontés à une crise d'identité profonde qui peut se résumer en une question brutale : à quoi sert encore la social-démocratie ? Ou, pour le dire autrement, au regard de son expérience au pouvoir, la gauche de gouvernement peut-elle encore se distinguer de la droite ? La question est vitale. Parce que la gauche bâtit traditionnellement sa rhétorique sur l'espoir d'un lendemain meilleur, parce qu'elle se veut l'incarnation du changement, elle doit être crédible sur sa différence. Or ce n'est plus le cas. La gauche était la championne de l'égalité : le mot a presque disparu de son vocabulaire. Le Premier ministre social-démocrate finlandais, Paavo Lipponen, avait ouvert la voie il y a quelques années en déclarant : « Je suis libéral au sens où je crois que les gens ont réellement souffert d'un manque de concurrence. » En France, le Premier ministre Lionel Jospin, en précisant sa candidature à l'Élysée, le 21 février dernier, fait cette déclaration stupéfiante : « Le projet que je propose au pays n'est pas socialiste, il est la synthèse de ce qui est nécessaire aujourd'hui, la modernité, une modernité partagée. » La modernité contre le socialisme, quel constat ! « Aveu, par Lionel Jospin lui-même, que son projet n'est pas... »

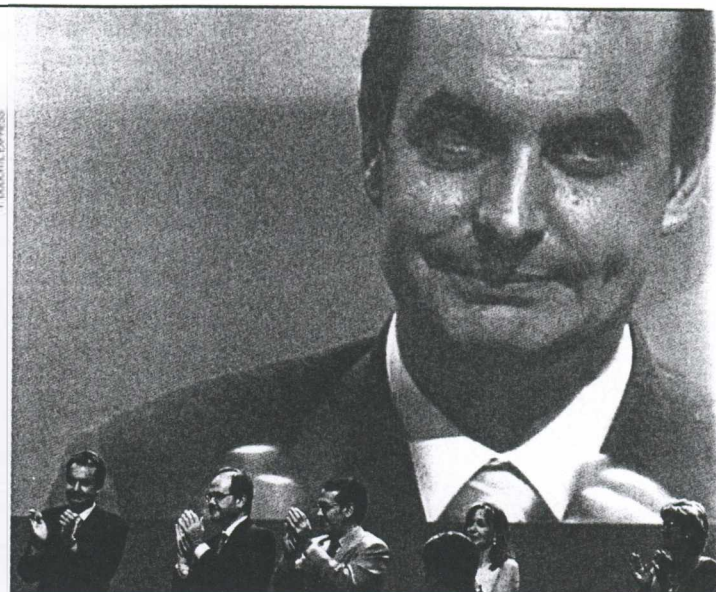
La très courte victoire de Schröder ne doit pas faire illusion : la social-démocratie européenne traverse une crise profonde. Dans tous les pays, ou presque, elle est en recul. Seul Tony Blair...

● De notre envoyé spécial Jean-Michel Demetz

Le spleen des gauches

ENQUÊTE

Europe Le spleen des gauches



La gauche française évincée. Le 21 avril 2002, Lionel Jospin, défait, annonce son retrait de la vie politique.

Une nouvelle tête pour les socialistes espagnols. José Luis Rodríguez Zapatero est élu secrétaire général du PSOE, le 23 juillet 2000. Ne leur manque plus... qu'un projet.

●●● socialiste, affichage de mesures violemment libérales (privatisation d'EDF, fonds de pension), rupture avec le monde des ouvriers et des employés, conservatisme institutionnel : c'est la gauche elle-même qui, tout au long de cette campagne, a voulu manifester que son histoire était en train de basculer, que ce nouveau capitalisme la poussait à se transformer en un simple parti démocrate à l'américaine », notent justement les journalistes Gérard Desportes et Laurent Mauduit dans *L'Adieu au socialisme* (Grasset).

A Paris, devant les députés français, le Premier ministre britannique, Tony Blair, le 24 mars 1998, avait donné le ton, à propos de la politique économique et sociale : « Il n'y a pas de préconditions idéologiques, pas de veto préalable sur les moyens. Ce qui compte, c'est ce qui marche. » Outre-Rhin, le chancelier social-démocrate, Gerhard Schröder, définit le SPD par la culture politique de la *Mitte*, entendez le « centre, le cœur, le corps », le « milieu », les « classes moyennes ». Notion élastique qu'il définit – la citation mérite son pesant de verbiage – « avant tout comme une ouverture vers l'extérieur, à l'innovation, aux idées nouvelles, aux cultures différentes. Mais aussi vers l'intérieur, d'une volonté politique selon laquelle les barrières et les frontières idéologiques ou sociales peuvent ou, parfois même, doivent être surmontées (1). » Pour définir la gauche, on avouera, ce n'est pas très éclairant. A Madrid, le chef de l'opposition, le socialiste Zapatero, est perçu comme tellement disposé à conclure des pactes (sur la justice, l'immigration, le terrorisme) avec la droite au pouvoir qu'il a gagné un surnom : « Bambi ». Aux *Guñoles* de Ca-

nal + Espagne, une marionnette le représente sous la forme d'un faon. « Gonzalez a converti le Parti socialiste espagnol en un instrument d'occupation du pouvoir, caractérisé par un extrême pragmatisme, explique Enrique Gil Calvo, professeur à l'université Complutense de Madrid. Ce qui conduit le PSOE à adapter son programme à la dernière mode centriste, c'est-à-dire néolibérale, voire à un électoralisme à court terme, vide d'idéologie. »

Le triomphe du libéralisme

Il est tentant de voir dans cette convergence des politiques gouvernementales de gauche et de droite la mort du politique. Le monde a changé, et, avec lui, le cadre du jeu. Le rôle de l'Etat, pierre angulaire du réformisme de gauche, s'efface devant les reculs de souveraineté de la mondialisation. La chute du mur de Berlin, en révélant l'étendue du désastre à ceux qui voulaient encore le minimiser, a discrédité les outils du socialisme, et d'abord la propriété publique des moyens de production – rendue caduque par l'impérieux besoin des entreprises compétitives de conclure des alliances au-delà des frontières. En réaction, couronnée par l'avènement de l'euro, la construction européenne des années 1990 a été un formidable accélérateur du triomphe du libéralisme. Dans un monde dominé par la chasse aux investisseurs, les restrictions imposées par la puissance publique sont désormais perçues comme autant d'entraves, de moins en moins justifiables, à la croissance. Conséquence de cette liberté de circulation des capitaux, la ré-

duction des inégalités (en termes de revenus globaux) en France, commencée dans les années 1970, s'est arrêtée dans les années 1990. Au même moment, la société, plus individualisée, plus fragmentée, rend les synthèses politiques plus malaisées. Comment s'étonner dès lors si, loin d'être circonstanciel, le reflux de la vague rose, depuis deux ans, apparaît comme la sanction d'un épuisement du modèle socialiste jusqu'alors dominant ? Et il ne faudrait pas voir dans la reconduction des sociaux-démocrates suédois, le 15 septembre, et du SPD allemand, de justesse, dimanche dernier, l'amorce d'un retournement du courant, mais la confirmation que, pour gagner, la gauche doit faire preuve d'esprit d'ouverture. Dans le premier cas, il faut plutôt voir la fierté que met la Suède à se complaire dans son rôle d'exception : aux baisses d'impôts préconisées par la droite, les Suédois – qui ont « inventé » la social-démocratie dans les années 1930 – continuent de préférer la défense de leur système de protection sociale. En Allemagne, si Gerhard Schröder a vaincu sur le fil (*voir page 20*), force est de reconnaître qu'il doit l'essentiel de sa victoire aux accents belliqueux du... conservateur Bush, grâce auxquels il a su flatter et rallier le vieux pacifisme d'outre-Rhin. Pas grâce à son bilan, ni grâce à un programme novateur.

C'est, paradoxalement, au moment où l'inquiétude sociale renaît, ce qui devrait être favorable à la gauche, que celle-ci n'est pas au rendez-vous. Preuve de l'étendue du malaise qui la pénètre, la gauche socialiste, naguère si avide de confronter les idées, paraît aujourd'hui davantage craindre le débat que le rechercher. Au début du mois d'août dernier, dans ●●●